L'amérique envahit notre paysage de formation

Autor(en): **Weiss-Mariani, Roberta**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art**

Band (Jahr): **- (2003)**

Heft 2: **Déliés**

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-626726

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'AMÉRIQUE ENVAHIT NOTRE PAYSAGE DE FORMATION

Aujourd'hui, qui n'est pas frappé de scepticisme lorsque l'on parle de réforme? Une réforme chasse l'autre, et dans le climat politique actuel, combien d'entre elles entraînent plutôt des suppressions que des avantages? A cela s'ajoutent les discussions et les réunions qui absorbent beaucoup d'une énergie qui manque ailleurs, notamment dans une période de restrictions budgétaires. Pourtant, des réformes sont annoncées, cette fois-ci dans le domaine de la formation: en 1999, 37 pays européens, dont la Suisse, ont signé la «Déclaration de Bologne». Il s'agit de l'insertion des cursus et des diplômes des hautes écoles et hautes écoles spécialisées dans le modèle européen. On vise à mettre sur pied un cursus à deux degrés, basé sur le modèle anglo-saxon de la licence-maîtrise (Bachelor/Master). En termes simplifiés, cela reviendrait à ce que la maîtrise (master) (bac + 4½ à 5 ans) remplace en quelque sorte la licence ou le diplôme de haute école, et à ce que le certificat de bachelor serve de point final à la formation en haute école spécialisée (bac + 3). Toutefois, il faudrait encore établir précisément la valeur de ce titre et quelles hautes écoles spécialisées peuvent aussi délivrer des maîtrises.

La Suisse s'associe également à ce processus de réforme et s'efforce de rendre ses cursus eurocompatibles, même si – en raison de notre système de formation fédératif – la discussion est là aussi extrêmement complexe. De plus, cette adaptation n'est pas sans poser des problèmes précisément dans la formation en arts visuels: les huit hautes écoles d'art appliqués (dont cinq sont des sections d'une des sept hautes écoles spécialisées) proposent une formation en trois à quatre ans (sans propédeutique). On ne sait pas encore quelle pourrait être la valeur d'un diplôme professionnel de trois ans (tel que le prévoit la déclaration de Bologne pour le certificat de bachelor). L'introduction de cycles de maîtrise dans le secteur des arts visuels s'impose.

Tout cela est bel et bon, mais les esprits s'échauffent surtout lorsque la discussion porte sur la traditionnelle année de propédeutique, qui a fait ses preuves depuis de nombreuses années, pendant laquelle on approfondit les aspects artistiques et créatifs, de plus en plus négligés à l'école primaire, et où l'on offre les bases d'une future spécialisation. La propé doit rester: les hautes écoles et les créateurs sont unanimes. Mais elle risque, au cours des débats sur les réformes et surtout à cause des prescriptions d'économies de divers cantons, de passer entre les mailles de la planification, a moins que l'on arrive à démontrer sa valeur, à l'intégrer dans les nouvelles structures et à l'inscrire enfin dans la nouvelle loi sur la formation professionnelle et les hautes écoles spécialisées, en cours d'élaboration. Tel n'est pas encore le cas aujourd'hui, même si le «Profil des hautes écoles d'art», rédigé par les cantons en 1999, prescrit une propédeutique comme porte d'entrée dans les études. L'utilité de cette année d'orientation à faible coût, qui économise également une coûteuse procédure de sélection, n'a apparemment pas encore été reconnue, de sorte qu'elle apparaît ici ou là dans les ordres du jour, lorsque des amputations dans la formation s'imposent dans le cadre des programmes d'économie. Une telle procédure ne rencontre que l'incompréhension, notamment pendant le processus de réforme: il faudrait encore vérifier avec soin quels sont les structures et les cours nécessaires à l'établissement de programmes de formation judicieux et finalement aussi finançables. Aujourd'hui déjà, on se rend compte que si l'on abolissait la propédeutique, il faudrait la réinventer, au mieux sous forme de formation de base au niveau secondaire II, éventuellement aussi au niveau supérieur. La deuxième variante entraînerait toutefois des surcoûts considérables, du seul fait que le niveau des salaires dans le supérieur est plus élevé. L'avenir dira quelle solution sera adoptée en fin de compte pendant le processus de réforme. Mais une chose est sûre : il ne serait pas judicieux de supprimer la propédeutique pour des raisons d'économie.

C'est pourquoi les créateurs et les hautes écoles d'art militent ensemble pour le maintien de la propédeutique. Pour des artistes déjà confirmés comme par exemple Yves Netzhammer «l'année de propédeutique a ouvert de nombreuses nouvelles perspectives, grâce au riche éventail de matières et à l'absence de toute prescription d'objectif». Pour Roman Signer, ce fut «une année décisive de maturation, de réflexion et de croissance de la confiance en soi grâce à la meilleure maîtrise des moyens de création.» Et Josef Felix Müller est convaincu que cette année d'orientation est «une phase importante de la recherche personnelle pour les jeunes». Il n'y a aucun doute: tous les créateurs qui ont fait leur propédeutique la considèrent comme une étape d'apprentissage très importante dans leur carrière professionnelle.

La propédeutique est très appréciée par les créateurs et les académies non seulement en Suisse, mais aussi à l'étranger: des exemples en Allemagne montrent que les candidats à des études qui ont suivi la propédeutique en Suisse et veulent poursuivre leur formation à l'étranger sont pratiquement sûrs à 100% de réussir l'examen d'entrée dans une académie d'art. On attribue partout une haute valeur à la structure de la propédeutique, car elle ouvre aux élèves un vaste choix d'options professionnelles et leur ménage beaucoup d'espace pour le travail concret. De même, le portefeuille réalisé pendant la propédeutique ouvre bien des portes pour la suite de la carrière, que ce soit dans le domaine de l'art, ou pour un autre métier de la création: en effet, une formation initiale artistique solide et fondée sur une large base – telle que l'offre la propédeutique – constitue non seulement pour les créateurs indépendants, mais aussi pour les candidats à un apprentissage le meilleur tremplin professionnel pour accéder bien équipé au domaine de plus en plus exigeant de la création visuelle. Précisément aujourd'hui, où les employeurs des branches du graphisme, du design ou de la communication, vu sous l'angle international, sont soumis à une pression croissante et ne prennent que des apprentis qui possèdent déjà de solides connaissances de base, il ne devrait en aucun cas être question de priver les jeunes de la propédeutique artistique. Et surtout pas dans une période où les postes d'apprentissage se font rares sur un marché du travail dominé par la précarité et où les jeunes, dès la fin de scolarité obligatoire, déçus et privés de toute perspective, se tournent vers les offices du travail qui les inscrivent – aux frais de l'Etat – dans divers programmes d'occupation pour les empêcher de se décourager. Au lieu de faire des économies, on obtiendrait non seulement un déplacement du problème, mais – pour parler comme le cinéaste Fredi Murer «on scierait une branche sur laquelle repose un important potentiel de créateurs que l'on aurait pu employer plus tard dans l'industrie, l'économie, le design et dans tout le secteur artistique.»

Les suppressions dans le domaine de la formation se font maintenant d'une autre façon, comme le montrent les débats sur la propédeutique au niveau parlementaire à St-Gall. Les pétitions et les actions de protestation énergiques ont certes permis d'éviter la suppression de la propédeutique, mais à la place, on a augmenté massivement le montant des frais de cours, à titre de «solution transitoire», probablement jusqu'à la fin de la procédure de réforme des hautes écoles (spécialisées). Les élèves les moins nantis, qui ne peuvent pas assumer eux-mêmes les frais de cours, sont renvoyés à leurs communes pour émettre des demandes de bourse. Naturellement, cela entraîne un surcroît de bureaucratie et de travail, non seulement pour les demandeurs de bourse, mais aussi pour les offices. Entre-temps, il n'est plus un secret que les bourses sont réduites à tous les niveaux ou transformées en prêts. Il est évident que cet obstacle supplémentaire peut faire perdre leur motivation à des étudiants doués. L'égalité des chances est donc amputée de manière indirecte et il semble que ce ne sont plus le talent et l'habilité qui comptent comme critère de sélection pour une formation dans une (haute) école d'art,

mais davantage le potentiel financier. Si l'on considère également qu'une majorité de femmes choisissent une carrière artistique, de telles mesures d'économie touchent prioritairement cette catégorie de population.

Une tendance similaire existe également dans les universités générales, comme le montre le récent débat sur le triplement des frais de scolarité à Zurich. Les universités générales partagent avec les hautes écoles artistiques le handicap de ne pas pouvoir, comme les hautes écoles spécialisées en technique, en économie et en industrie, compter sur des sponsors puissants. En fin de compte, déréglementer le domaine de la formation équivaut non seulement à saper l'égalité des chances, mais aussi à un pillage d'une des ressources les plus importantes que peut offrir la Suisse: le haut niveau de formation, reconnu sur le plan international, des écoles publiques accessibles à tous. Et cette formation est finalement ce que l'avenir exigera pour résoudre les problèmes qui existent depuis longtemps et que le rapport Clottu[1] décrivait déjà en 1975:

«Dans le courant du siècle, tout semble être devenu techniquement possible et faisable. Mais les modifications de l'environnement liées au progrès ne se réalisèrent plus conformément aux conditions de croissance de la nature et de l'homme. Les interventions techniques souvent nécessaires n'ont été que rarement consciemment organisées, à telle enseigne que l'homme appartenant à la civilisation occidentale s'est trouvé «désécurisé» face aux modalités les plus vitales de son environnement. Nombre de phénomènes quotidiens ne sont plus compréhensibles pour l'homme contemporain. Il est submergé d'impressions visuelles, mais il ne parvient pas à lire ces dernières, et par suite à les utiliser. On parle dans la littérature pédagogique spécialisée «d'analphabétisme visuel».
Il s'agit de travailler contre cet analphabétisme; et qui pourrait être plus désigné pour ce faire que les centres de formation plasticienne, les écoles d'arts appliqués? Leur mission formative, tant sur le plan intellectuel que pratique, mène à une intervention consciente dans l'aménagement du cadre de la vie. Cette mission comprend la participation à la définition et à la solution des problèmes de conception et d'aménagement de l'environnement.»

Roberta Weiss-Mariani

[1] Une commission d'experts mandatée par le Département de l'Intérieur a élaboré une étude sur les questions de la politique culturelle suisse. Le rapport a été publié en 1975. Aujourd'hui encore, il sert de référence importante pour la discussion de maintes questions culturelles.

ANNINA MATTER

La propé? Ma meilleure année! Je me suis sentie intégrée dans un groupe de personnes qui pensaient comme moi, qui avaient les mêmes intérêts que moi, qui se posaient les mêmes questions. Je me sentais comme un poisson dans l'eau. ◦◦◦ Et libre comme l'air! Même si les conditions générales étaient données et si nous avions des tâches à accomplir, j'avais l'impression de pouvoir faire ce que je voulais. ◦◦◦ C'était très motivant pour moi, même si, pour ainsi dire, j'ai dû recommencer à zéro. Après l'école normale, j'avais un métier, et j'ai dû me recycler et décider quelle orientation prendrait ma formation. L'année m'a donc à la fois fait progresser et m'a ouvert à nouveau toutes les possibilités. Tout à coup, tant de choses étaient concevables! ◦◦◦ C'était le cas également dans les petites choses, dans le développement des projets, on encourageait l'indépendance, c'est ce qui m'a plu. Il n'y avait plus, comme auparavant, d'enseignement par petites étapes simples, mais nous étions sollicités – et nous apprenions – à définir des objectifs, à planifier et à exécuter un projet nous-mêmes. ◦◦◦ Bref: la propédeutique ouvre les yeux et aiguise la perceptivité. Vivre cela en soi-même a été une expérience très intensive. ◦◦◦ C'est pendant cette période que j'ai appris ce que former veut dire. Comme nous avons rencontré des professionnels en dehors de l'école et que nous avons travaillé à des projets pragmatiques avec leur aide, j'ai pu me faire une idée claire de la profession que j'allais embrasser. ◦◦◦ En fait, c'est cette année-là que je me suis vraiment décidée pour ces études, ce qui n'aurait pas du tout été possible sans cette base. Je savais désormais ce que je voulais, la propédeutique m'a ouvert les yeux, là aussi.

Annina Matter, actuellement étudiante à la HGKK de Berne (communication visuelle), a fait sa propédeutique à Zurich l'année dernière. (entretien avec Laurent Schmid)

ANDERS GUGGISBERG

On arrive un peu désemparé à la propédeutique, surtout si, comme moi, on a été renvoyé de l'école secondaire. Et cela ouvre les yeux. En effet, c'est une année de sensibilisation. On est sensibilisé, à la fin on ne voit plus que des points multicolores partout, que l'on n'avait pas vus auparavant. ◦◦◦ En propédeutique, on peut s'occuper de choses et d'autres, faire de la vidéo, de la photographie... Cela permet de s'armer d'une meilleure base pour se décider pour le cours de cinéma ou de design, ou pour choisir la voie de la peinture. C'est donc un auxiliaire sûr. ◦◦◦ Autrefois, on se devait d'accomplir une ou deux semaines de service agricole – c'était une bonne chose. Et la propédeutique est une sorte de super-service agricole pour la perception. ◦◦◦ J'ai même eu la chance de faire ma propédeutique une année scolaire prolongée, elle a donc duré un trimestre de plus. C'est une année dont je me rappelle très bien, mieux que des années de cours spécialisés qui ont suivi. La propédeutique a été une belle année, où l'on apprenait beaucoup. ◦◦◦ Il suffit d'ouvrir les yeux et de s'éveiller, de devenir plus perceptif. C'est tout, en fait. Il n'y a rien de plus à faire. ◦◦◦ Aucune Ecole-club Migros ne fournit cet apport, il y a des mondes de distance. ◦◦◦ Naturellement, il faut y consacrer des efforts, mais je trouve qu'ils en valent la peine. ◦◦◦ Les expériences de la propédeutique ne se rattrapent que difficilement les années suivantes.